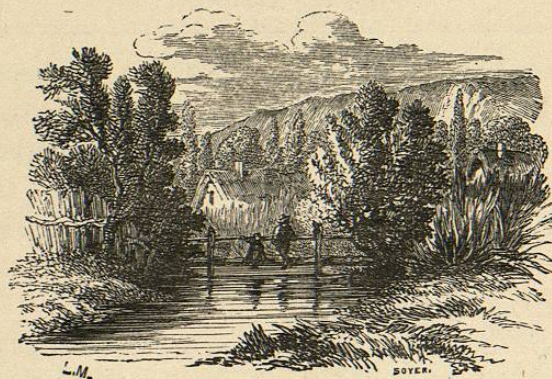




Vignette de H. Douville.



Vignette de Marvy.

LE LIVRE A VIGNETTES DE 1870 A 1880

C'est dans l'histoire du costume un fait indiscutable : les guerres et les révolutions ont une influence singulière sur la coupe des habits et la confection des pantalons. Après 1815, les élégants portèrent les culottes à la russe, la guerre de 1870 nous donna les gâteuses. Les bouleversements politiques n'ont pas sur les livres une influence moindre. La rapidité des informations nécessitée en 1870, le besoin où l'on était de se renseigner par tous moyens, entraîna les journaux d'actualité à faire très vite. Les procédés héliographiques imaginés sur la fin de l'Empire,

pour la reproduction des dessins à la plume, prirent tout à coup une importance énorme. C'étaient en ces temps des pis-aller, des moyens transitoires, plus expéditifs que n'étaient les gravures sur bois; l'idée ne venait pas qu'ils pussent jamais rendre d'autres services que ceux réclamés par une production hâtive.

L'héliographie a pourtant pris élan de là pour se joindre à l'eau-forte, au burin et à la taille sur bois dans l'ornementation des livres. Timidement à l'origine, il faut dire, et malgré ses succès ultérieurs, jamais très appréciée des bibliophiles de race. Mais dans les vingt années qui se sont écoulées depuis 1870, la gravure photographique a fait mille tentatives, souvent médiocres, parfois heureuses, dont il faut faire nombre. Obtenue en saillie à la façon des bois, par d'ingénieuses et mécaniques combinaisons, ou produite en creux ainsi que les tailles-douces, elle rend telle quelle la pensée de l'artiste créateur, sans ingérence de mains étrangères, sans interprétations ni changements. A ce compte, elle a le pas incontesté dans les reproductions en fac-simile, dans la reproduction des croquis; sa plus grande faiblesse est de ne pouvoir donner

en saillie les teintes perfectionnées des bois, et de s'en tenir au trait pur et simple. Si on la traite en taille-douce, ou mieux en aquatinte, elle a toutes les valeurs du dessin reproduit, elle en détaille jusqu'aux repentirs et aux taches, brutalement, mais elle ne peut alors se marier directement au texte, et nécessite un tirage à part.

Si, dans cette étude, nous nous bornions aux ouvrages d'art pur, aux éditions agréées des amateurs classiques, l'héliographie ne trouverait point grâce auprès de nous. La condition mécanique de sa production l'a rendue odieuse aux gens qui exigent la main de l'artiste aussi bien dans l'œuvre traduite que dans l'œuvre créée. Les *Cent Nouvelles nouvelles*, publiées par Jouaust avec les dessins de Jules Garnier photographés, n'ont point eu le bonheur de plaire. Au fond de tout ceci, il faut voir une bonne part de ces intransigeances dont les amateurs de livres ne raisonnent guère les faiblesses. Je le disais ailleurs, ce qui nous plaît dans une illustration soignée, c'est bien moins la gravure du traducteur que l'idée amusante ou vraie du créateur. Que cette dernière intéresse, passionne, entraîne,

et il vous sera à peu près indifférent qu'elle ait telle ou telle physionomie. Le peu de succès des *Cent Nouvelles nouvelles* tient bien moins aux héliographies qu'aux minables et piteuses inspirations du peintre.

Sans doute, il arrive que le graveur, plus habile que le dessinateur, peut contribuer à rendre agréable une décoration ordinaire. La photogravure accentue les fautes qu'un praticien avisé redresse. Comme il est permis de se critiquer soi-même, surtout lorsqu'on a réussi, je pourrais avouer que, sans Boilvin, le *Brantôme* des bibliophiles, n'eût point mérité sa gloire. Édouard de Beaumont, le vignettiste, avait imaginé je ne sais quelles scénettes de reconstitution fantaisiste où l'art n'avait point une place très grande. Si la photogravure fût venue lui donner réplique, nous eussions retrouvé le discrédit des *Cent Nouvelles nouvelles*. Boilvin a sauvé Brantôme et de Beaumont par sa merveilleuse prestesse à dissimuler les fautes sous une eau-forte claire, enjouée et vibrante.

Malheureusement, Boilvin ne saurait signer toutes les vignettes de tous les livres, et heureusement d'autres artistes plus modernes que Beau-

mont en tentent l'illustration. Les très forts n'ont rien à redouter du procédé héliographique, ils y gagnent souvent de retrouver leur inspiration rendue sans phrases, sans exagérations ni alanguissements. Entre un graveur médiocre et le soleil brutal, les sincères aiment autant le soleil.

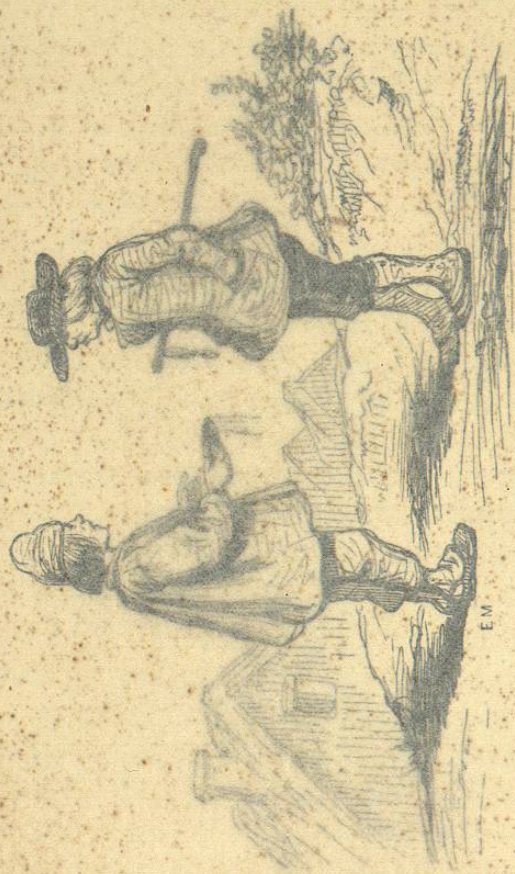
D'ailleurs, que les offusqués ne poussent point trop loin leur mépris de la photographie aujourd'hui. Elle a fait école, école de peintres dont étaient Fortuny et de Nittis, école de dessinateurs et de vignettistes dont sont Vierge et ses imitateurs. Elle s'est glissée partout dans l'illustration, jusque sur les bois où elle reproduit le modèle à graver, en évitant au praticien les mécomptes d'une copie, ou en sauvant de l'anéantissement l'original du dessinateur. Elle nous a renseignés au mieux sur nos allures, nos maintiens, nos physionomies, elle aide les plus huppés de ses détracteurs dans la cuisine de leur art. Elle a fait que nous réputons grotesques les chevaux de Carle Vernet ou de Géricault, que nous serrons de plus près la vie en toutes choses. Au point de vue de la vignette contemporaine, elle nous rapproche du vrai, et jette le document à pleines mains. Elle a fait de Neu-

ville et Detaille, et remis Meissonier dans le bon chemin.

Assurez-vous que les œuvres naturalistes, si vantées pour l'instant, ont nécessité une pose timide chez le photographe proche.

Alors pourquoi mépriserions-nous les dérivés de la photographie dans l'illustration, si les plus arrivés d'entre les arrivés réclament son aide? Et puis, elle est bien notée, bien spéciale à nous, elle nous offre un sport nouveau dont le dernier mot est loin d'être dit. En tant que reproduction de vignettes, la photogravure a les indiscretions qui nous plaisent, elle exalte les forts et trahit les faibles; elle a la précision mathématique que le burin ou l'eau-forte ignorent également. Seulement, — oh! seulement, il faut l'avouer, — elle n'est supportable que si le créateur est impeccable; médiocre, elle le tue net quand Boilvin le sauve.

Ce qu'elle a fourni à la librairie de luxe depuis vingt ans est-il si méprisable? Sans doute, et il est bon de le répéter, l'art avec elle ne peut être que simple; le dualisme artistique, résultant de l'interprétation maîtresse d'un dessin de maître par un graveur, n'existe pas en héliographie.



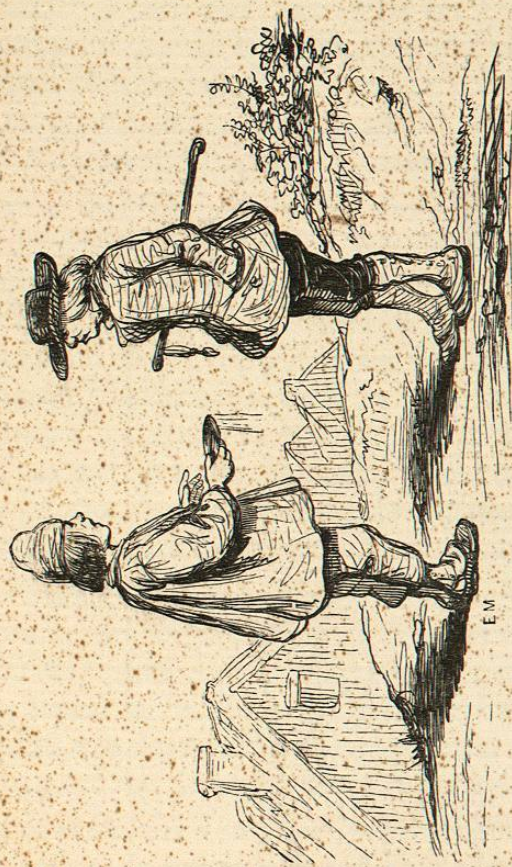
Vignette de E. Meissonier.

ville et Detaille, et remis Meissonier dans le bon chemin.

Assurez-vous que les œuvres naturalistes, si vantées pour l'instant, ont nécessité une pose timide chez le photographe proche.

Alors pourquoi mépriserions-nous les dérivés de la photographie dans l'illustration, si les plus arrivés d'entre les arrivés réclament son aide ? Et puis, elle est bien notée, bien spéciale à nous, elle nous offre un sport nouveau dont le dernier mot est loin d'être dit. En tant que reproduction de vignettes, la photogravure a les indiscretions qui nous plaisent; elle exalte les forts et trahit les faibles; elle a la précision mathématique que le burin ou l'eau-forte ignorent également. Seulement, — oh ! seulement, il faut l'avouer, — elle n'est supportable que si le créateur est impeccable; médiocre, elle le tue net quand Boilyin le sauve.

Ce qu'elle a fourni à la librairie de luxe depuis vingt ans est-il si méprisable ? Sans doute, et il est bon de le répéter, l'art avec elle ne peut être que simple; le dualisme artistique, résultant de l'interprétation maîtresse d'un dessin de maître par un graveur, n'existe pas en héliographie.



Vignette de E. Meissonier.

L'intérêt se concentre tout entier sur l'œuvre traduite, et non sur les moyens de traduction.

Mais justement pour cette raison, l'idée ne subit ni interpolations ni mélanges.

Lorsqu'Alphonse de Neuville composa pour le livre de Quatrelles, *A coups de fusil*, un admirable commentaire, la photogravure rendit telles quelles ces inventions passionnantes, tantôt tracées à la plume légèrement, tantôt plus écrites au fusain. C'est l'illusion même de l'original, comme si chaque exemplaire eût été historié à la main. *A coups de fusil* est le point de départ de quantité de travaux du même genre, depuis les *Récits mérovingiens* d'Augustin Thierry, publiés par la maison Hachette avec les figures de J.-P. Laurens, jusqu'aux beaux ouvrages édités de nos jours chez Boussod et Valadon, et qui menacent étrangement les gravures classiques. Au regard de la décoration documentaire, les planches photogravées sont une révolution considérable; elles ont en esthétique pure le mérite de nous associer à la pensée même du peintre; en matière de mœurs et de costumes, elles nous évitent les pénibles et fastidieux mot-à-mot des graveurs médiocres, portés par nature à mettre

du leur en chaque chose. Je le disais, les classes élevées de bibliophiles les condamnent dans les ouvrages de luxe, parce que la lumière est longue à se faire chez eux. Ils détiennent une tradition et n'aiment point à céder. Ceux d'entre eux qui manifestent de beaux délires d'aise en présence des estampes truquées, peinturlurées et souvent fadasses de Debucourt et de Descourtis, prononcent l'anathème majeur contre *Xavière*, de Boutet de Monvel, par exemple, tout simplement parce qu'une machine aura dit aussi bien, sinon mieux, que les aquatintes d'autrefois. En bonne franchise, ce qui nous plaît dans ceux-là, c'est moins l'impression jolie de leurs planches — assurément beaucoup moins — que le sujet gracieux interprété et rendu par eux. Alors, si Boutet de Monvel montre autant d'esprit que Debucourt dans ses vignettes, pourquoi lui tiendrait-on rigueur de la traduction qu'on en fait? Gravés, travaillés à main d'homme, ces délicieux sujets n'eussent pas gagné, ils y eussent peut-être perdu.

Tout ceci est pour revenir à dire que les collectionneurs de livres datés, d'œuvres gentiment frappées à leur temps, ne s'abiment point en

des théories vaines touchant les procédés de gravure. Des livres très désirables, très dignes de figurer dans nos bibliothèques, ont reçu de Gillot, de Dujardin ou de Goupil, une ornementation entièrement mécanique. D'autres ont été retouchés à la main par les praticiens du patron, qui ont fait de chaque vignette au trait de véritables aquarelles originales. Cette polychromie a pour nous l'avantage de nous montrer au plus près les costumes, d'amuser les yeux; pour dire vrai, elle serait peut-être déplacée dans les besognes sévères, mais le roman, la poésie, les livres d'actualité s'en arrangent au mieux, et le plus ordinairement ce sont ceux-là qui détrônent les autres après cinquante ans.

Les graveurs disent volontiers que la photo-gravure est bête. Holà! que ce mot est gros! Traîtresse vaudrait mieux; traîtresse, parce qu'elle s'est faufilée malignement en tous endroits, dans la vignette sur bois dont elle a bouleversé les trains-trains vieillots, dans l'eau-forte qu'elle a ensoleillée follement, dans le burin même.

Depuis la guerre de 1870, le bois a subi des transformations radicales, un peu venues de la

photographie. Un artiste espagnol, Vierge, a surtout contribué à le tirer des teintes où Doré l'avait entraîné. Vierge, amoureux des pleins soleils où les silhouettes d'hommes émergent en clair sur des fonds clairs, avec à leurs pieds des ombres intenses, a su très habilement marier aux finesses d'autrefois les accentuations vigoureuses de Doré. C'est plus la vie, c'est aussi plus artiste, pour parler le langage reçu. Grâce à lui, le bois a suivi les peintres dans leurs expériences dernières du plein air, leur laisser-aller volontaire, leurs empâtements. Les artistes graveurs issus de lui sont peut-être de tous les temps ceux qui ont le mieux compris et rendu les brutalités savoureuses de Rembrandt. Par action réflexe le procédé s'est expatrié en Angleterre et en Amérique, où la librairie produit de réels chefs-d'œuvre. Chez nous ce sont les périodiques illustrés qui ont accaparé ce genre nouveau dans ces quinze dernières années. Mais dans la plupart de ces œuvres, la photographie se devine; elle a bouleversé les vieilles théories romantiques où Doré se complaisait. Ce sont des êtres mieux vivants qu'on nous montre, encore que les exagérations inévitables et de parti pris s'y décèlent

souvent. Les livres où Vierge enferme son diable au corps ne sont guère de notre ressort; c'est *Notre-Dame de Paris*, c'est une *Histoire de France*, traitées sans façon dans la touche moderne. Mais il indiquait la marche à suivre, il préparait des tempéraments à son insu, dont le plus remarquable est aujourd'hui Lepère, peintre avant tout, créateur de race, et qui s'escrime sur le bois lui-même, avec la maîtrise des aquafortistes sur le cuivre. Le malheur pour nous, c'est que le livre le tente peu, il préfère les *primes* des journaux illustrés, où sa verve évolue à l'aise, sans nul souci des exigences de justification. Paris et ses aspects singuliers de chaudes journées ou de temps gris l'entraîne, les vagabonds, les petites gens, les coucheurs sous les ponts sont ses modèles préférés. La Société du Livre illustré, dont il est l'âme, s'est essayée, ces temps passés, aux tableaux de la vie parisienne, et les croquis de Lepère y marquent une singulière philosophie, une conscience infinie, encore qu'on le devine un peu à l'étroit dans ces figurines.

Inconsciemment, tout le clan des jeunes vignettistes sur bois tient de la photographie l'accent de vérité dont les moins habiles abusent quel-